

bien autrement redoutable encore. L'Italie ruinée n'a plus pour finances que du papier. L'Autriche et la Prusse elles-mêmes sont obligées d'arriver aussi au cours forcé. Le crédit et les fortunes privées, périllement nécessairement avec ceux de l'Etat, sont anéantis en Prusse par la levée de la landwehr, qui désorganise et détruit presque de fond en comble le commerce et l'industrie; en Italie par les mêmes causes aggravées de l'énormité des impôts, et partout par les appréhensions, les charges et les désastres d'une guerre dont nul ne saurait prévoir la fin.

Dans les conditions économiques actuelles et dans les circonstances extrêmes où se trouve l'Europe, une guerre générale a pour résultat inévitable une misère plus générale encore; et, au milieu d'un tel bouleversement, les questions politiques, compliquées des questions sociales, inspirent aux moins prévenus des craintes trop justifiées de crises, de perturbations et de catastrophes dont il est impossible de mesurer la profondeur et l'étendue.

—Au milieu de cette agitation universelle, Pie IX est calme et plein d'espérance. Il tiendra prochainement un consistoire où seront promus au cardinalat Mgr. Cullen, archevêque de Dublin; Mgr. Hohenlohe, archevêque d'Edesse; Mgr. Mattoucci, ancien gouverneur de Rome; Mgr. Consolini et le Rév. Père barnabite Billio. Ce dernier, d'une grande modestie et d'un rare désintéressement, n'a que 39 ans. C'est lui que l'on désigne comme l'auteur du remarquable *Syllabus*, qui a eu tant de retentissement.

Le Cardinal Antonelli, dont la santé a donné de graves inquiétudes au St. Père, se rétablit peu à peu. Une crise monétaire paralyse en ce moment le commerce et l'industrie de Rome. Le gouvernement romain a fait fermer les boutiques des courtiers qui faisaient le commerce d'usuriers. Quelques-uns de ces derniers ont même été arrêtés. Les lois romaines prohibent l'usure sous toutes les formes.

—En Angleterre, le ministère, qui semblait chanceler sous les coups de l'opposition, a repris sa force dans les difficultés européennes. La question brûlante, la question de la Réforme, a été ajournée, et en face des événements qui se préparent, l'opposition a mis bas les armes. La nouvelle de l'invasion du Canada par les Féniens a produit peu de sensation à Londres, soit que l'on ne crût pas à l'importance de ce mouvement, soit que les esprits fussent tout entier fixés sur l'Europe. Ce fait a son importance et sera apprécié par nos hommes d'Etat.

—**Sermon du Rév. M. Thibault, le jour de la St. Jean-Baptiste à Montréal.**

Benedicta gens cuius Dominus Deus ejus.

(Heureux le peuple qui a le Seigneur pour Dieu.)—Psaume 32.

—**MESSEIGNEURS ET MESSIEURS,**

Il y a près de dix-neuf siècles que la chaire catholique retentit de cette vérité énoncée par le prophète David: "Heureux le peuple qui a le Seigneur pour Dieu;" il y a près de dix-neuf siècles que les anges ont chanté sur le berceau du Sauveur: "Gloire à Dieu dans les sphères et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté," et que l'Eglise de Jésus-Christ, dans ses éternelles luttes contre l'erreur et le mensonge, ne cesse de répéter que la Religion, ce n'est pas la mort du cœur, mais le principe de sa vitalité, mais la cause déterminante de ses mouvements les plus nobles et les plus purs; que la Religion, ce n'est pas la mort du cœur, mais le régulateur le plus sûr de tous ses instincts, la sève qui nourrit ses fibres, le foyer où il se met à convert des atteintes de l'égoïsme, et comme le sage précepteur qui lui apprend à se tenir en garde contre l'insidieuse spontanéité de ses battements et de ses aspirations. Messieurs, une si longue prescription est préemptoire et ne saurait laisser place au moindre doute. Et si, à la voix vénérable de tant de siècles, vient se joindre celle des quatre mille années qui ont précédé l'ère du salut, l'évidence, assurément, atteint son suprême degré. Or, le culte des dieux, la fidélité aux devoirs religieux, dans l'enfance et surtout au milieu des orages de l'adolescence, a toujours été singulièrement prisée par les payens honnêtes et considérée par eux comme le gage des vertus de l'âge mûr et de la vieillesse: donc, dans la société payenne, ou du moins dans la partie saine de cette société, l'on reconnaissait hautement la salutaire influence de la religion sur les coeurs, le caractère d'élévation et de noblesse dont elle les revêt par voie d'inoculation et quelques-unes des vertus qu'elle y fait germer, comme par enchantement.

Cette vérité, qui a la sanction de l'histoire profane, est aussi consacrée par les traditions du peuple du vrai Dieu, traditions qui, pour la plupart, ont été recueillies par les écrivains inspirés et consignées par eux dans ce livre immortel que l'on nomme la Bible.

On voit là que, chez les Juifs, l'éducation de l'enfance consistait surtout dans l'initiation du cœur à ces mystères sacrés dont la contemplation plie nécessairement l'homme au joug des vertus surnaturelles, civiques et sociales. La Religion ne tue donc pas le cœur de l'homme, comme le prétendent aujourd'hui certains philosophes qui ont nom l'anthéïstes, Fourieristes, St. Simoniens, Indifférentistes, etc. Bien au contraire, elle le vivifie, l'ennoblit et le féconde. Elle seule le rend capable de ces prodiges d'abnégation et de dévouement qui sont le juste orgueil et l'imprécipitable gloire de l'humanité. Messieurs, qu'est-ce qu'eût été Jules César, l'une des plus nobles individualités du paganisme, si un profond respect pour ses faux dieux n'eût régularisé les passions multiples qui fermentaient au fond de son être? Qu'est ce qu'eût été Samson, sans sa vive foi dans le Christ régénérateur et Sauveur de l'humanité, et qu'il symbolisait si bien par sa force